

# LA MÉTHODE MILA

D U M Ê M E A U T E U R

La Déclaration

*Julliard, 1990*

*Verticales, 1997*

*et Seuil, « Points », n° P 598*

La Vie commune

*Julliard, 1991*

*Verticales, 1999*

La Médaille

*Seuil, 1993*

*et « Points », n° P 1148*

La Puissance des mouches

*Seuil, 1995*

*et « Points », n° P 316*

La Compagnie des spectres

*Seuil, 1997*

*et « Points », n° P 561*

Quelques conseils utiles aux élèves huissiers

*Verticales, 1997*

La Conférence de Cintegabelle

*Seuil/Verticales, 1999*

*et « Points », n° P 726*

Les Belles Âmes

*Seuil, 2000*

*et « Points », n° P 900*

Le Vif du vivant

Dessins de Pablo Picasso

*Cercle d'art, 2001*

Et que les vers mangent le bœuf mort

*Verticales, 2002*

Contre

*Verticales, « Minimales », 2002*

Passage à l'ennemie

*Seuil, « Fiction & Cie », 2003*

*et « Points », n° P 1252*

*Fiction & Cie*



Lydie Salvayre

LA MÉTHODE MILA

*roman*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 2-02-061157-0

© Éditions du Seuil, août 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

« Ratiocinons sans crainte, le brouillard tiendra bon. »

Samuel Beckett, *L'Expulsé*



combien l'on est sujet  
à se méprendre sur les raisons  
qui nous déterminent





Puisque nous avons en commun, Monsieur, d'avoir été persécutés, vous par le grand Louis, les faux savants et les Jésuites, moi par ma mère, qui ne trouva jamais d'autre satisfaction que dans mon harcèlement; puisque les méchants et les fanatiques sont allés jusqu'à nous exiler, vous à Egmond, moi à Moissy, vous enfermé dans un poêle, moi dans ma petite chambre; puisque nous partageons vous et moi la même exécution des mascarades mondaines et ce même goût tranquille des déserts, des déserts sociaux je m'entends; puisque ni l'un ni l'autre ne souffrons que quiconque s'avise de mordre sur nos retraites et s'en vienne piétiner nos inhumaines solitudes; puisque nous avons tous deux fréquenté une prénommée Christine, la vôtre belle et de sang royal, la mienne rogue et ménagère; puisqu'il n'est pas exagéré de dire que l'une comme l'autre voulurent notre mort et en quelque sorte l'obtinent; puisque nous considérons ensemble que l'air de Paris nous fut nocif à cause de l'aigreur qui y règne et du

grand nombre de gens qui s'y épuisent en mensonges ; puisque vous avez affirmé que la raison était égale en tous les hommes d'où j'infère que la mienne égale la vôtre en largeur et pénétration ; puisque vous avez enfin (fort imprudemment) exhorté les hommes à secouer le joug de toutes les autorités pour ne plus reconnaître que celui de la Raison, je m'autorise ici à secouer le vôtre, et pour tous les motifs sus-indiqués qui nous font frères, je vous déclare fraternellement ceci : considérable, Monsieur, est votre tort, considérable vis-à-vis du monde, considérable vis-à-vis de moi.

Considérable est votre tort dans la mathématisation de l'univers dont vous fûtes le chantre. Car vous avez tenté, Monsieur, de mathématiser l'univers avec ce fameux esprit de système qui en aveugla plus d'un. Et nous voici, aujourd'hui, envahis de chiffres, de quotas, de courbes et d'algorithmes qui ne servent à rien qu'à nous impressionner et sont, par cela même, d'un grand empêchement pour la pensée.

Considérable est votre tort d'avoir écrit, avec une arrogance rare, des inepties que vous donnâtes pour acquises sur la nature tourbillonnaire de l'univers. Or s'il est quelque chose de tourbillonnaire, Monsieur, c'est moins votre cosmogonie que notre âme.

*L'âme de l'homme est violente.*

Considérable est votre tort d'avoir affirmé, péremptoire, que les animaux n'étaient que des mécaniques sans âme. Or je maintiens que Basile, mon chat, n'est

pas réglable à l'instar d'un réveille-matin, qu'il manifeste en toute chose une élégance irréprochable, qu'il est pourvu d'une âme dans toutes les parties de son corps mais plus particulièrement dans ses pattes, qu'il devine à ma voix mes mouvantes humeurs, et ne soumet jamais le subtil amour qu'il me voue au doute systématique propre aux vulgaires et aux avaricieux.

Et puisque j'en suis à évoquer ce fameux doute qui fit votre succès, permettez-moi, Monsieur, cette objection : si le doute consiste à n'admettre une vérité qu'après l'avoir longuement soupesée, il s'apparente, excusez ma brutalité, à l'opération d'enfoncer une porte ouverte. Et que vous épatâtes le monde avec cette lapalissade formulée fort philosophiquement ne me surprend qu'à demi, je l'avoue. Il en va presque toujours ainsi. Les hommes ont une dilection particulière pour les lapalissades pourvu qu'elles soient formulées philosophiquement.

Mais le plus grave, sans doute, est qu'en affirmant la suprématie du bon sens sur les sens et la possibilité de faire pénétrer dans l'obscurité du cœur la froide clarté de l'abstraction (aussi froide, je ne peux m'empêcher de le noter, que votre expression sur le portrait que Frans Hals fit de vous et où se lit votre âme : rien d'alumé, rien d'ardent, rien d'ouvert ni de généreux, un visage fade, un front plat, un nez vulgaire, l'air satisfait d'un bourgeois qui aurait collé, pour la photographie, son chewing-gum sur le palais de sa bouche, le contraire

exactement du visage de Madame Mila), le plus grave, disais-je, est que vous ayez à ce point ignoré de l'homme sa mélancolie, son goût du tragique, ses lubies, ses guimauves et ses petits grabuges intérieurs, bref, que vous ayez à ce point ignoré de quels abîmes, de quels sanglots il était fait.

Pour l'ensemble des raisons, privées et publiques, que je viens de citer, et pour d'autres que je développerai ultérieurement, j'ai décidé de m'engager dans la tâche mégalomane et sans doute impossible de réfuter point par point votre philosophie.

Et à qui d'autre que vous pourrais-je adresser ma dissertation, vous qui ne cessâtes d'encourager les hommes à penser librement et à foutre en l'air le fatras des mandarins et toutes leurs mandarinades?

C'est donc en m'inspirant, Monsieur Descartes, de votre exemple, que je vous déclare, bien que la sachant par avance perdue, la guerre.

Mais qui suis-je, me direz-vous, pour réfuter vos thèses en un combat égal ? Qui suis-je pour avoir le front de vous contrer, vous qui êtes mondial ?

Rien.

Je ne suis rien.

Je n'ai pas de grand œuvre dont je puisse me prévaloir. Aucune autorité ne m'assure. Aucun maître. Aucune patente d'érudit. Et je ne compte aucun ami parmi les célébrités de ce monde.

Mais je vous ai lu comme nul autre. J'ai tenté comme nul autre d'appliquer vos idées à ma vie. Et je serais devenu fou, je crois, si je n'avais rencontré, le 14 juin 2003, Madame Mila et sa fille Perline.

Avant d'entamer ma démonstration sur le tort que vous fîtes au monde, à mon chat Basile, et à moi personnellement, je me dois de vous fournir, Monsieur, les détails indiscrets de mes vicissitudes. Et bien que j'aie horreur de ceux-là qui écrivent en trempant la plume dans leur intimité, c'est-à-dire dans leur merde,

il me faut commencer, Monsieur, par mes emmerdements. Ce sera bref. Et peu joyeux. La gaieté viendra plus tard, avec Madame Mila et sa fille Perline. Mais je garde le meilleur pour la fin.

Mes emmerdements, donc, commencent avec l'arrivée de maman. Vous comprendrez bientôt, Monsieur, pourquoi, lorsque je parle de maman, je ne m'écarte en rien de mon projet, qui est de vous contester.

À vingt ans, j'habite encore la maison familiale. Ma maman m'aime. Avidement. Je ne supporte plus son avide amour. Je fuis. Paris m'accueille et j'ai des espérances. Dès lors, une vie cesse, une autre commence. Infiniment meilleure.

Deux décennies plus tard, Paris m'est devenu insupportable. J'y étouffe. J'y suis triste. Je n'ai pas su m'y vendre, ourdir des liens utiles, écrire dans la presse, obéir à la mode et me moquer de tout. Encore moins y gagner le renom d'un penseur influent.

Je décide de partir.

Après des tergiversations dont je suis coutumier, le hasard me jette à Moissy où je crois voir un havre. Je m'y installe. Ou mieux, je m'y séquestre. Car je veux vivre en philosophe. C'est-à-dire libre. C'est-à-dire seul. Comme Platon. Comme Hobbes. Comme Locke. Comme Leibniz. Comme Hume. Comme Kant. Comme Kierkegaard. Comme Schopenhauer, lequel, s'il n'eût été célibataire, aurait terminé assassin. Comme

vous, Monsieur. Et me livrer, avant que de clamser, à de puissantes spéculations. Lesquelles ? J'ai quelque mal à me déterminer. C'est mon défaut. J'y reviendrai.

Soustrait aux vaines distractions de la ville, je passe à Moissy des années calmes. J'alterne les lectures philosophiques avec le visionnage de films porno que je vais louer une fois par semaine, à Beauvais (la première activité entretenant avec la seconde, comme on le sait, le commerce le plus vif).

Je suis parfaitement indifférent au sort du monde. Parfaitement disjoint de lui. De ses fureurs. Cela me sied.

J'ai découvert depuis longtemps la nature terrible des hommes. Elle ne me manque pas.

J'attends avec tranquillité l'abolition des classes. Qui tarde un peu.

Je considère, au demeurant, que ma contribution au destin de la terre n'est d'aucun poids. Et c'est tant mieux.

Puis la santé de ma mère s'altère. Ses jambes défaillent. Sa tête aussi. La mort de mon père vient aggraver ses troubles. Elle se plaint au téléphone de vivre seule et sans soutien. Elle se dit abandonnée. Je l'invite, sans plus y réfléchir, à venir me rejoindre. La solitude commence à me peser. Contre toute attente, elle accepte. Dès lors, une vie cesse, une autre commence. Un enfer.





Maman arrive à Moissy le 12 janvier 2003. J'attends une femme éprouvée. C'est une vieille que j'accueille. Ses yeux ont perdu leur éclat, son visage est d'une pâleur cireuse, et ses chevilles, sous les bas épais, sont devenues énormes, comme si toutes les fatigues de la vie s'étaient accumulées en elles.

Cette vision me bouleverse. J'essaie de dissimuler mon trouble. Existe-t-il des livres de philosophie, Monsieur, qui vous préparent à la déchéance brutale d'une mère qui eut jadis de la beauté ?

Maman, je le découvre ce jour-là, ne se déplace plus qu'au moyen d'une canne. De la voir avancer ainsi, à pas petits et tâtonnants, je sens soudain le sol se dérober sous mes pieds. Mais je me ressaisis. Je prends ma mère à mon bras. Je la soutiens. À moins que ce ne soit l'inverse.

À cet instant précis, je caresse l'idée que nous pourrions ensemble alléger nos misères, adoucir mutuellement nos solitudes, trouver dans notre vie commune

une consolation, une forme d'équilibre, la douceur familiale dont nous fûmes spoliés.

Très vite je déchanté.

Très vite je réalise que la tâche pour moi est énorme. Et pour ma mère, la déconvenue.

Alors que, durant près de vingt ans, je vécut libre de prescriptions et de contraintes, je conçois brutalement que je vais devoir, du jour au lendemain, répondre à toutes ses défaillances, subvenir à tous ses besoins, satisfaire à tous ses caprices.

Voici, dans le désordre, la liste fastidieuse des tâches qui m'incombent depuis son arrivée, mais dont je vous conseille, Monsieur, de sauter la lecture si vous craignez l'écoeurement : l'aider à faire sa toilette (en détournant les yeux comme la femme de Loth, par crainte de surprendre quelque chose d'horrible et d'interdit), l'habiller et la déshabiller (en prenant les mêmes précautions oculaires), la chausser, lui mettre ses lunettes, approcher ou éloigner son fauteuil de la fenêtre, faire tremper son dentier dans la boîte spéciale (un supplice), écouter ses plaintes, ses douleurs aux genoux, ses douleurs aux poignets, ses douleurs dans le dos, ses douleurs dans le ventre, ses douleurs à la tête, son corps n'existe plus qu'au travers de ses douleurs, son corps n'a plus de paix, n'a plus de retenue, son corps est obscène, préparer ses remèdes, un comprimé pour le cerveau, un pour les tremblements, un pour la vessie, un pour les nerfs et deux pour l'estomac...

Pardonnez, Monsieur, ces considérations triviales. J'ai bien le sentiment qu'elles sont déplacées et peuvent faire affront aux grandes et belles choses que sont la Philosophie et les Lettres. Mais pour que vous mesuriez le tort que vous me fîtes, il me semble important de vous décrire par le menu cette pénible conjoncture et l'espoir où je fus de la voir, grâce à votre Méthode, disparaître; espoir suivi, hélas, de la plus grande déception.

Ma mère est vieille. Et impotente.

Je me rends à cette évidence.

J'en mesure brutalement les suites. Désastreuses.

Je devrai désormais porter sa vie. En plus de la mienne. Déjà que.

Je tombe en chute libre du haut de mes illusions. Et ça fait mal.

Je me reproche d'avoir été d'une légèreté inconcevable. J'ai pris une bonne intention pour une intention juste. Je me suis abusé en pensant faire face. Et je m'en veux. Et je lui en veux. Je vais jusqu'à imaginer que ma mère a attendu d'être en ma compagnie pour céder au déclin, pour consentir à sa vieillesse. Pour m'offrir sa mort. En récompense.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2005, N° 61157 (00000)  
IMPRIMÉ EN FRANCE

